

L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE : ENJEUX ET DEFIS¹

Sur les besoins et attentes de la société et l'insertion de l'Université Catholique dans son milieu intellectuel, socio-politique, ecclésial, culturel et économique, je vais modestement apporter un témoignage et des convictions; des questionnements aussi et des orientations d'actions; ceux-ci sont bien entendu plutôt fondés sur mon expérience française, mais les échanges avec les collègues d'autres nations montrent de nombreuses similitudes de défis, d'enjeux, de perspectives.

1) NOTRE MONDE EST EN PROFONDE ET RADICALE TRANSFORMATION

Aux progrès scientifiques, médicaux, technologiques, est venue s'ajouter une formidable amplification (en termes de quantité et de vitesse de transmission) de tout ce qui touche à l'information, aux communications, aux échanges matériels et immatériels, virtuels ou non. Cette accélération se produit dans le temps comme dans l'espace. Elle multiplie les réseaux, connexions, sources d'informations et leurs interactions.

Il est aujourd'hui trop commun d'évoquer les flux tendus, le «tout tout de suite», les actions en ligne ou encore l'intelligence ambiante, l'ubiquité, tous éléments que nous traduisions, il y a encore quelques années, par «le monde devient un village».

¹ Thérèse Lebrun, Président-Recteur de l'Université Catholique de Lille.

Conferencia pronunciada en el Aula Magna de la Universidad Pontificia de Salamanca, el 18 de enero de 2008.

2) SIMULTANÉMENT, DES PANS ENTIERS DE CE MONDE CONTINUENT
DE RESTER AU BORD DU CHEMIN

Sans pouvoir participer à cette société de croissance et de connaissance. De plus, les gigantesques enjeux de ces nouveaux développements, dont beaucoup sont bien entendu positifs, génèrent toutefois des mises à l'écart de nouvelles parties de populations.

Trois questions viennent alors à l'esprit:

- Quel monde sommes-nous en train de construire ou de laisser construire?,
- l'homme et les hommes, l'homme et tout l'homme y ont-ils encore vraiment leur place?,
- et, pour nous universitaires catholiques, quels jeunes formons-nous pour comprendre, assumer, réguler, gérer et faire grandir ce monde que nous préparons?

La tâche est donc immense, plus que jamais, parce que toutes les questions sont posées simultanément:

- sur la croissance, ses conditions, son partage et ses enjeux,
- sur l'environnement et les capacités à garder notre terre viable,
- sur les questions éthiques fondamentales, notamment liées à la vie en son début et en sa fin, mais aussi à la dignité de chaque homme, à la justice, à la répartition des ressources...

Permettez-moi de rappeler ici, très simplement, l'article 32 de la Constitution apostolique *Ex Corde Ecclesiae*, visionnaire, parlant des activités de recherche des Universités Catholiques et des priorités spécifiques qui leur seraient données (on pourrait aujourd'hui étendre le propos aux activités d'enseignement et de service à la société); je cite le Saint Père Jean-Paul II:

«Ses activités de recherche (celles de l'Université Catholique), incluront l'étude des graves problèmes contemporains tels que la dignité humaine, la promotion de la justice pour tous, la qualité de la vie personnelle et familiale, la protection de la nature, la recherche de la paix et de la stabilité politique, le partage plus équitable des ressources du monde et un nouvel ordre économique et politique, qui serve mieux la communauté humaine au niveau mondial et international. La recherche universitaire sera orientée vers l'étude en profondeur des racines et des causes des graves problèmes de notre temps, en accordant une attention particulière à leurs dimensions éthiques et religieuses» (fin de citation).

Ce qui fut écrit ainsi il y a près de 20 ans, non seulement reste valable aujourd'hui, mais a pris davantage encore d'acuité et d'urgence. Nous retrouvons également, à travers cet article de la Constitution *Ex Corde Ecclesiae*, l'ensemble des questions qui nous agitent aujourd'hui. Mais au-delà des questions, comment agir pour répondre aux besoins et attentes ainsi générés?

Les universités, nées il y a 900 ans, vont continuer à répondre aux attentes de la société qui les entoure. Dans le même temps, toutefois, il convient d'interroger leurs capacités à garder autonomie et liberté dans un monde qui se marchandise et qui marchandise jusqu'à l'enseignement supérieur et la recherche dans une sorte de consécration à la seule logique de marché.

De même, le Cardinal Grocholewski de la Congrégation romaine pour l'Education Catholique, souligne-t-il les fractures culturelles et destructrices auxquelles nos universités ont non seulement à faire face, mais à réfléchir:

- la rupture Evangile/Culture,
- l'opposition sphère publique/sphère privée,
- l'opposition entre le développement des savoirs techniques et technologiques et des savoirs humanistes et religieux,
- la fragmentation des disciplines, alors que les questions posées exigent tant d'interdisciplinarité,
- la tension entre progrès et sagesse,
- le pas pris par une anthropologie de l'avoir sur une anthropologie de l'être; j'y ajouterais sur une anthropologie et un vécu de la relation humaine.

Le Cardinal Grocholewski nous propose deux grandes orientations d'actions:

- a) redécouvrir l'unité du savoir par rapport à une trop grande spécialisation, voire à une fragmentation qui bordure parfois une déstructuration ou une déconstruction de ce savoir;
- b) tenir compte de la vulnérabilité de la personne au sein de la société et face aux lois du marché et aux risques d'exclusion et d'injustice engendrés par notre organisation et le système socio-économique que nous privilégions ou que nous acceptons, sans toujours suffisamment le réinterroger au regard des valeurs humanistes et des valeurs de l'Evangile.

On peut dire que c'est sans doute dans de tels défis que résident finalement les besoins et attentes réels de la société et de l'Eglise à l'égard des Universités Catholiques, même si on leur conteste parfois

ou souvent le fait de s'emparer de ces questions ou de seulement les poser. Je prendrai ultérieurement l'une ou l'autre illustration.

Concrètement et à partir de l'expérience, comment avancer?

A) Le devoir d'analyser, de comprendre et de partager l'éclairage

Ce monde en transformation profonde et radicale, nous nous devons, comme universitaires chrétiens,

- tout d'abord, de l'accepter comme existant et incarné; il est notre champ de travail à assumer pour le Royaume, aujourd'hui;
- ensuite, de l'analyser pour mieux le comprendre. Ceci va nécessiter l'appel à différents points de vue, à différentes disciplines, à des cultures diverses et à des lectures différenciées de notre monde.

C'est là que les dimensions interculturelles et interreligieuses, ainsi que les contributions transdisciplinaires vont être mobilisées. Mais mobilisés aussi la prise de recul, le regard et l'analyse libres et critiques, la confrontation des points de vue, l'écoute, le partage, pour avancer sur un chemin de découverte... vers la vérité; apporter un éclairage dans une culture de pénombre.

L'histoire, l'économie, le droit, la sociologie, l'anthropologie, mais aussi, ô combien, la philosophie et la théologie, sont appelés à contribuer à ce travail difficile et jamais terminé, sans lequel il est impossible de discerner des orientations et des pistes d'actions.

Dans ce travail, nous sommes ancrés dans notre tradition catholique et c'est à partir d'elle-même, sans arrogance, mais aussi sans nous cacher ou taire nos convictions, que nous contribuons à la recherche, à la création de connaissances, à leur partage et à leur transmission.

La transmission de ces connaissances se fait bien entendu entre pairs vers nos étudiants, mais, plus largement, j'ai la conviction, avec tant d'autres, ici et ailleurs, qu'il est aussi attendu de nous, par la société et par l'Eglise, que nous acceptions, malgré nos moyens souvent comptés, voire faibles, de procéder à un travail de mise à disposition de ces connaissances à un plus grand nombre.

Ceci peut sembler évident et simple. Dans le concret, ce ne l'est pas:

écrire un article de vulgarisation, prononcer une conférence dite «grand public», aller auprès des paroisses et communautés reli-

gieuses, des associations, des institutions diverses et nombreuses qui nous sollicitent, éloignent le chercheur ou son équipe, de la recherche telle que définie aujourd'hui. En effet, les critères tels que les facteurs d'impact, les classements, les publications dans les plus grandes revues ressemblent davantage aux exigences des records des écuries mondiales qu'au souci de partager les connaissances et les éclairages pour mieux comprendre ensemble le monde qui nous entoure et, ainsi, mieux le gérer, comme Dieu, qui nous l'a confié, nous le demande en permanence. C'est donc un choix, choix de carrière, mais aussi choix de vie qu'il nous faut assumer au niveau tant individuel que collectif. Ceci a des retentissements très concrets: l'interdisciplinarité, le dialogue des cultures et des religions, demandent du temps et des moyens qu'il faudra consentir, accepter, sacrifier ou choisir, et qui ne rentrent pas aujourd'hui dans les critères d'efficacité et de rentabilité des scores universitaires nationaux et mondiaux. Ceci peut créer des tensions au sein des équipes ou même des personnes.

La création de chaires ou d'équipes de recherche et de formation qui ne sont pas seulement pluridisciplinaires, mais qui travaillent effectivement sur des questions transversales, même si elle est porteuse, n'est pas nécessairement rentable au sens des critères d'évaluation et de classements internationaux.

Comme nous sommes, me semble-t-il, à un tournant majeur et critique de l'évolution de nos sociétés, et ceci pour encore quelques décennies, cette question est véritablement posée, aux universités en général, aux universités catholiques en particulier.

B) Le devoir d'éduquer, d'accompagner, de guider, de structurer les jeunes qui nous sont confiés

Là encore, ceci dépasse et de loin la constitution et la transmission pure et simple de savoirs, ce qui finalement est une tâche simple et technique.

Beaucoup plus difficiles sont les actions que nous développons pour faire découvrir à nos étudiants:

- l'engagement et la responsabilité,
- la citoyenneté,
- les éléments et ingrédients de la prise de décision; cette dernière exige en effet d'accumuler de l'information, mais aussi de la maîtriser, de l'analyser, de l'intégrer et de l'ordonner au regard de critères qu'il conviendra bien de hiérarchiser pour

prendre la décision. C'est ce que nous faisons en permanence dans la vie courante, mais qui prend une ampleur particulière chez les futurs cadres et décideurs que nous préparons;

- c'est aussi la notion de risque ou d'incertitude, liée à la décision. Enseignons-nous ces notions à nos étudiants? Lorsque je pose la question à des enseignants, ils la rejettent le plus souvent au nom de la peur que ceci pourrait générer chez les jeunes qui demandent une certaine forme d'assurance et de certitude, parfois aussi de la simplicité, voire de la facilité, des outils, des recettes. Dans nos écoles et facultés de management, la présentation d'un témoignage est préférée, par nos étudiants, à l'étude d'un cas ou au décortiquage critique et éthique d'une question ou d'une situation. Le tout, simple, tout de suite, de notre société d'hyper-consommation les «formate», si vous me permettez ce terme, en ce sens.

Pourtant, lorsque ces jeunes rejoindront le marché du travail, c'est bien dans un monde risqué et incertain qu'ils auront à faire face et à faire leurs armes, peu préparés somme toute à ces dimensions; de ce point de vue, l'accélération de la création, de l'échange et de l'accès concernant les informations, ne fait qu'amplifier la question;

- la précarité, la fragilité humaine, la vulnérabilité sont aussi des notions peu évoquées, sauf dans des cursus très particuliers (en philosophie, en théologie –et encore!–, en éthique). Auquel cas, comme nous formons plutôt des élites qui sont parvenues à nous rejoindre au plan ou social, ou intellectuel, ou financier, ou géographique, ou les quatre réunis, en nous abstenant de faire entrer ces notions dans tous les programmes, nous risquerions d'éloigner les jeunes qui nous sont confiés de la réalité de l'être humain et du monde. Mais ces notions sont tellement éloignées de celles liées au succès, à la rentabilité, à la performance, à l'efficacité, que là encore, les Universités Catholiques ont à choisir si réellement elles s'attellent aussi à cette tâche, en partie éloignée ou non reconnue par le monde qui gouverne la politique, l'économie, la finance. Le risque serait alors grand, et il se vit déjà, de creuser encore le fossé entre ceux qui courent et gagnent et ceux qui, en les regardant, attendent, pleurent et perdent. Vous reconnaîtrez là tous les fossés qui s'accroissent ou que, dans notre monde qui évolue, nous ne réduisons que très, très, très lentement. Pour ne prendre qu'un exemple, il n'est pas rare de constater que toute la publicité d'une grande

firme mondiale peut équivaloir à ce que nous acceptons de consentir pour lutter contre la faim dans le monde ou aider à vaincre les maladies qui minent les pays en développement tandis qu'existent les remèdes.

Ceci n'est pas vue de l'esprit. C'est au quotidien que fleurissent les exemples d'inégalités criantes, dans un monde globalement riche, mais où les richesses sont si inégalement et si injustement réparties. Le problème n'est pas tant technique que de l'ordre de la justice morale et sociale.

Je puis vous assurer que peu d'écoles et de facultés de management, y compris dans nos Universités Catholiques, se préoccupent réellement de ces dimensions dans la formation et la pédagogie délivrées ou, en tous les cas, les intègrent à leur juste place et à la dimension de leurs enjeux. Voilà des chemins de progrès considérables à opérer.

Au total, comment faire en sorte d'aider les jeunes qui nous sont confiés et qui demain seront les cadres de la société à venir, à découvrir les vraies questions de notre monde, à accepter de les regarder et de les étudier, de s'y confronter et de les traiter, à travers les valeurs, les repères, les critères que nous leur aurions donnés? ou que nous les aurions aidés à découvrir et à gérer? Ceci traverse toutes les disciplines, toutes les formations, l'essentiel des métiers, et en tous les cas, la vie personnelle, familiale et sociale que ces jeunes auront à construire, car notre devoir n'est-il pas aussi de les guider dans l'élaboration d'un projet de vie professionnelle et personnelle? Est-ce ce que la société attend de nous, Universités Catholiques? Je répondrais «oui» à moyen et long termes et «oui» lorsque l'on s'adresse à des personnes individuellement. Mais lorsque le court terme prévaut ou reprend le dessus, lorsque le citoyen redevient homme d'affaires, lorsque l'être humain avec lequel nous avons échangé, retourne aux exigences du marché, alors toutes ces dimensions risquent de redevenir secondaires, «la cerise sur le gâteau», comme on dit en France.

J'ai la chance de me former chaque mois au management dans un groupe d'environ 20 chefs d'entreprise nationales et internationales dans ma région du Nord de la France. Lorsque nous faisons le tour de table de nos préoccupations, ces chefs d'entreprises partagent celles que nous évoquons. Mais les rouleaux compresseurs des exigences de la rentabilité et du marché recouvrent bien vite ces préoccupations fondamentales.

Dans ce contexte, je crois vraiment que nous sommes appelés, à travers nos trois missions –former, chercher, répondre aux attentes du monde qui nous entoure–, à résister, à espérer, à travailler, à lutter aussi, pour que ce que ces éléments de réflexion ne soient pas seulement paroles, mais actions. Ceci nous coûtera en moyens, à court terme, dans les classements en tous genres, voire nous condamnera parfois aux sourires moqueurs ou à la ringardisation. Nous sommes appelés à porter cette différence, en vivant et en espérant qu'elle devienne un atout dans notre monde souffrant et tourneboulé.

Deux mots pour conclure:

- quel ressourcement de nous retrouver autour de ces questions, qui ne seront jamais définitivement résolues, je crois, pour les Universités Catholiques, mais qu'il serait si lourd d'affronter seuls et sans repères et sans partages!
- et je terminerais avec une parole de Saint Antoine de Padoue écrite sur le mur de l'hôpital de l'Université Catholique de Lille:

«Les paroles sont vraies quand ce sont les actes qui parlent».

Je vous remercie de votre écoute.